

LIÈGE, le 12 Juin 1919.
ORPHELINAT SAINT-JEAN-BERCHMANS

BIEN CHERS CONFRÈRES,

La mort vient d'enlever subitement à notre affection et à l'estime dont nous entourions sa verte vieillesse, notre cher et vénéré confrère

L'abbé Jean-Baptiste FÈVRE

Ancien préfet de la maison de Paris

Ancien directeur des Noviciats de Rueil et d'Hechtel

Je voudrais pouvoir, mes chers Confrères, vous faire soupçonner, en retraçant à larges traits l'existence admirable de ce cher confrère, l'étendue du bien que par sa parole, sa plume, l'exemple de sa vie et la fréquence de sa prière il accomplit parmi nous; mais j'ai trop conscience que je n'y parviendrai pas.

Don J.-B. Fèvre naquit à Nuits-Saint-Georges (France) en 1839, d'une famille profondément chrétienne. De sa province natale, la Bourgogne, il garda toujours cette expansive gaieté et cette verte franchise qui en distinguent les fils. Ordonné prêtre en 1863, il fut nommé vicaire à Meursault, puis en 1868 curé à Saussey. Dans ces deux postes sa ferveur, sa piété et son zèle firent merveille. A Saussey spécialement le bien que comme curé il accomplit fut considérable : à cinquante années de distance, cette paroisse se ressent encore de l'impulsion religieuse qu'il lui communiqua, et qui en fit comme un îlot de sainteté au milieu de ses voisines. Son presbytère était ouvert à tous ceux de ses confrères que le souci de leur perfection rendait fidèles à la pratique de la récollection mensuelle : ils trouvaient en l'abbé Fèvre non seulement un hôte généreux, mais un conseiller et un guide déjà mûr. En face de la cure son zèle avait loué un corps d'habitation et l'avait transformé en école presbytérale : là, pendant plus de dix ans, des douzaines d'enfants recueillis par ses soins, ou confiés à sa direction par ses confrères, reçurent une instruction solide qui leur permit d'entrer dans les classes supérieures du Petit Séminaire.

Un jour, je ne sais trop comment, Don Fèvre connu Don Bosco, son œuvre, sa méthode pédagogique : désormais sa vie était fixée. Salésien de cœur il souhaita l'être encore de fait, en entrant dans notre jeune Congrégation. En attendant cette heure, il introduisit dans son minuscule collège toutes les pratiques en usage dans nos maisons : exercice de la bonne mort, petit mot du soir, communion fréquente, système préventif, etc. Enfin après maintes requêtes, il obtint de son Évêque la permission de se dévouer exclusivement au service de la jeunesse pauvre et abandonnée. Qui m'aime me suive, dit-il un jour à tous ces jeunes gens groupés autour de lui ! Pas un ne l'abandonna, et c'est ainsi qu'un soir d'octobre 1885, on vit arriver au Noviciat de Sainte-Marguerite ce curé bourguignon qu'escortaient tous ses petits élèves.

Pendant son noviciat, le Père Fèvre fut d'une docilité exemplaire, se pliant avec une simplicité d'enfant aux exigences d'une discipline librement consentie. Ainsi le règlement demandait aux novices de jouer en récréation ; sans même penser que ses jambes de 45 ans pourraient aisément bénéficier d'une dispense, il se mit à courir comme le plus jeune des novices. C'est dans ce même esprit d'obéissance qu'à dix ans de là, pour répondre aux désirs de ses Supérieurs, il prépara, affronta et subit avec succès l'épreuve du Baccalaureat ès-lettres. Concourir à 54 ans sonnés avec des lycéens de 17 ans, pour obtenir le droit d'enseigner, voilà qui est d'un bel et rare exemple !

En 1888, il fut nommé préfet de la maison de Paris. Avec cette tâche écrasante, il assumait la direction du Patronage qui y était attaché. Sous son impulsion, grâce à la piété et à l'esprit qu'il sut y introduire, le Patronage de Paris connut une période prospère et féconde. En 1893, ses Supérieurs le détachèrent à quelques kilomètres de Paris pour aider de ses conseils, de son exemple et de sa longue expérience, un de ses jeunes confrères chargé de fonder une maison d'éducation importante. Il accepta ne réclamant que deux choses, la permission de retrouver chaque samedi soir son patronage parisien, et l'honneur de choisir entre toutes les classes celle qu'il affectionnait le plus, la classe des tout-petits. Entre ces deux occupations, la formation des petites âmes d'enfants, la direction des âmes tentées des jeunes gens, il vécut de bien douces années : il avait alors 55 ans, et jamais le bon ouvrier qu'il fut n'abattit autant de besogne. Debout à 4 heures du matin, il ne se couchait jamais avant 10 heures du soir, après le cours d'adultes qu'il s'était imposé, en plus de ses cinq heures de classe, pour instruire les ouvriers de la localité. Entre deux de ses cours, sa plume ne chômait pas : elle corrigeait des copies de concours, elle écrivait des articles, elle préparait l'un des nombreux volumes que son talent fécond nous a laissés : *La Piété dans l'école* ; *Carmina saera* ; *Vie populaire du vénérable Don Bosco* ; *Romans populaires pour la collection des lectures catholiques* ; *Méditations sur la vie de Notre-Seigneur*, etc.

En 1899, la confiance de ses Supérieurs, la sécurité que leur inspiraient sa longue expérience, sa vie exemplaire et son amour des âmes lui firent confier la formation de nos jeunes confrères, d'abord au Noviciat de Rueil, puis, quand l'exil eut trempé dans une dernière souffrance ce cœur si sensible, à Hechtel, dans la province belge. En 1913, au lendemain de ses noces d'or sacerdotales, il demanda à être relevé de cette responsabilité qu'il jugeait trop lourde pour son âge. Dès cette époque, les pensées de l'éternité occupaient son esprit, et il voulait se préparer dans le calme au grand passage. Doué cependant d'une santé peu

commune, et d'une vigueur physique surprenante, il ne cessa aucun jour de se rendre utile, soit en se chargeant des élèves en retard dans leurs études, soit en composant quelque nouveau volume, soit en mettant au service de tous ses conseils de vieillard, soit même en s'adonnant au travail de la terre, et en jardinant, comme aux jours lointains de son ministère paroissial. Jusqu'au bout aussi il conserva cette jeunesse de cœur que nous lui enviions tous, et sa belle humeur ne s'éteignit qu'avec sa vie. La veille même de sa mort, à la table commune, il fut souriant et enjoué comme jamais. Quelques jours avant, comme s'il eut pressenti sa fin prochaine, il tint à faire une confession générale à un religieux de passage parmi nous, et à mettre en ordre toutes ses affaires personnelles: on eût dit d'un homme prêt à partir pour un long voyage et qui en règle minutieusement les derniers détails. Son instinct ne le trompait pas, puisque dans la nuit du 18 au 19 mai, en pleine neuvaine préparatoire à la solennité de Notre-Dame Auxiliatrice, la mort venait brusquement le ravir à notre affection et le transporter de cette terre aux pieds du tribunal de Dieu, de ce Dieu qu'il avait fidèlement servi pendant quatre-vingts ans. Serviteur fidèle, il veilla jusqu'au bout, jusqu'à la minute suprême qu'il vit certainement venir, car, en signe d'acquiescement parfait, son corps avait pris cette attitude recueillie et composée dans laquelle nous le découvrîmes au matin.

La disparition de Don Fèvre, mes bien chers Confrères, a creusé un grand vide parmi nous, car avec lui nous perdons un exemplaire vivant de toutes nos vertus salésiennes. Qu'admirions-nous le plus en lui de son oraison permanente ou de sa pureté de vie, de sa passion au travail ou de son culte pour le vénérable Don Bosco, de son recueillement profond ou de sa gaieté de cœur, de sa doctrine solide et claire ou de la mortification de ses sens, de sa docilité de novice ou de son détachement de toutes choses, de son zèle pour la jeunesse ou de sa dévotion au Pape, de son amour pour l'étude ou de sa fidélité aux exercices de la vie commune, de sa tendresse filiale pour la très Sainte Vierge dont il récitait chaque jour le rosaire, ou de sa foi si vive pour la sainte Eucharistie, — nous ne savons. Il incarnait la règle au milieu de nous, et le spectacle de sa vie était un encouragement pour nos efforts, comme un secret reproche pour nos défaillances.

Du haut du ciel où notre espérance le contemple déjà il continuera, j'en suis sûr, à nous guider, à nous conseiller, à susciter autour de nous de nombreuses et belles vocations, et à coopérer par son intercession aux multiples œuvres que notre Congrégation a assumées dans cette province. Me rappelant toutefois la crainte souvent exprimée par le cher disparu de se voir privé, au lendemain de sa mort, du suffrage de nos prières, et retardé à la porte du ciel par notre oubli coupable, je me fais un devoir de solliciter votre souvenir reconnaissant pour ce vrai fils du Vénérable, dont la charité n'oubliait pas un seul matin de prier pour tous nos confrères défunts.

Nous ne manquerons pas à notre devoir de le recommander ardemment au Seigneur.

Priez aussi pour votre très affectionné en Jésus-Christ.

L. MERTENS,
Directeur.

Révérendissime

Don Paolo Olbera

Recteur Major

de la Congrégation de St François de Sales

Via Cottolengo 32

Turin (Italia)